

## Tout commence ici et maintenant



■ Dans le cadre de la Rencontre nationale des communes libres et des initiatives municipalistes<sup>1</sup>, qui se tient ce week-end (18 et 19 janvier) à Commercy (Meuse), Raoul Vaneigem nous a transmis sa contribution aux débats, accompagnée de ce petit mot : « À celles et ceux de Commercy. Dans le désir d'apporter ma contribution personnelle au débat crucial sur la Commune et le communalisme, je prends la liberté de vous communiquer quelques réflexions. Faites-en l'usage qui vous plaira. Mon nom est de peu d'importance, seule l'efflorescence des idées est indispensable à la conscience d'un mouvement insurrectionnel qui peu à peu gagne le monde entier. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas altérer le sens de mes propos (mais cela va de soi) et de m'envoyer un simple accusé de bonne réception. Merci. Bons débats. ¡Viva la revolución! ».- À *contretemps*.



Jusqu'à présent le capitalisme n'a vacillé qu'en raison de ses crises de développement interne, de ses flux de croissance et de décroissance. Il a progressé de faillite en faillite. Jamais nous n'avons réussi à le faire tomber, si ce n'est en de très brèves occasions où le peuple a pris en main sa propre destinée.

Ce n'est pas jouer les prophètes que de l'affirmer : nous sommes entrés dans une ère où la conjoncture historique est favorable à l'essor du devenir humain, à la renaissance d'une vie ivre de liberté.

C'en est assez des murs de lamentations ! Trop d'hymnes funèbres minent en sourdine le discours anti-capitaliste et lui donnent un arrière-fond de défaite.

Je ne nie pas l'intérêt d'observatoires du désastre. Le répertoire des luttes s'inscrit dans la volonté de briser la mondialisation financière et d'instaurer une internationale du genre humain. Je souhaite seulement que viennent s'y ajouter les avancées expérimentales, les projets de vie, les apports scientifiques dont la poésie individuelle et collective jalonne trop discrètement ses territoires.

Revendiquer les droits de la subjectivité est un acte solitaire et solidaire. Rien

---

<sup>1</sup> Appel en ligne sur :  
<https://www.assemblee-citoyenne-commercy.com/appele-commune-des-communes?fbclid=IwAR2wIzQgUsERuCT3IstY9Jr58D2IiOj46lO22wwaGgFDYIjCnjGYYAWuGao>

n'est plus exaltant que de voir les individus se libérer de leur individualisme comme l'être se libère de l'avoir. Il y faudra du temps ? Sans doute mais apprendre à vivre c'est apprendre à briser la ligne du temps et bannir du présent le retour au passé, où se creusent les abîmes du futur.

Un devenir maintenu au stade fœtal pendant dix mille ans resurgit comme on voit un objet du passé remonter des tréfonds de la terre.

C'est un brin de paille dans la charrette de foin de l'obscurantisme universel. Une étincelle infime y a mis le feu. Le monde entier s'embrase.

Voir s'affirmer dans cette insurrection plébéienne une radicalité, dont je n'ai cessé d'affiner la conscience, suffit à ma jubilation. Il en va de ma propre vie d'ajouter quelques gouttes d'eau à l'océan de solidarité festive qui bat sous mes fenêtres. Car le peuple n'est plus une foule aveugle, c'est un ensemble d'individus résolus d'échapper au décervelage individualiste, c'est un nombre d'anonymes que leur qualité de sujet prémunit contre la réification. Ils ont révoqué leur statut d'objet, ils ont déserté le troupeau quantitativement manipulable par les tribuns de droite et de gauche.

J'ai écrit un jour : « La vie est une vague, son reflux n'est pas la mort, c'est la reprise de son élan, le souffle de son essor. » Je manifestais par là mon refus de l'emprise mortifère à laquelle nous acquiesçons si servilement. J'invite ici à réfléchir sur les implications que le propos revêt dans les pratiques d'autodéfense que met en œuvre la puissance poétique croissante des insurrections mondiales.

La terre est notre territoire. Ce territoire a les dimensions de notre existence personnelle. Il est local et il est global, car il ne s'écoule pas un seul instant sans que nous tentions de démêler, en nous et dans le monde, les bonheurs qui nous échoient et les malheurs qui nous accablent. Nous évoluons en permanence entre ce qui nous fait vivre et ce qui nous tue.

Il n'y a que chez l'individualiste (ce crétin converti de sujet en objet) que la préoccupation de soi devient nombriliste, que le calcul égoïste l'emporte sur la générosité solidaire, qu'une liberté fictive enrôle dans les cohortes de la servitude volontaire et de la résignation hargneuse.

Occuper le territoire de notre existence, c'est y apprendre à vivre, non à survivre. D'où la question : comment vivre sans briser le joug des multinationales de la mort ?

*Prendre le loisir de l'insurrection permanente.* Le temps de la vie n'est pas celui de l'économie. Le capitalisme s'est pris au piège de la rentabilité à court terme. Notre détermination vitale joue, elle, sur le long terme.

Tenir bon, frapper la finance à coups répétés, multiplier les zones de gratuité relèvent d'une guérilla de harcèlement qui réclame plus d'ingéniosité que de violence (ainsi que l'illustrent la levée des péages autoroutiers, le libre passage aux caisses de supermarché, le blocage de l'économie).

*L'État hors la loi.* Le capitalisme et son gendarme étatique ne nous feront pas de cadeau. Ils combattront l'émergence de zones d'où seront bannies oppression étatique et réification marchande. Ils savent que nous le savons et croient nous faire ramper chétivement sous la menace de leurs gros bataillons.

Leur jactance cependant les aveugle. Ce qu'ils nous délivrent est bel et bien un cadeau. Ils ne nous lèguent rien de moins qu'une raison qui annule la raison d'État. À réformer, à remodeler la démocratie à coups de matraques et de mensonges, le gouvernement tourne à la dictature. Il fait dès lors jouer contre lui le droit imprescriptible à la dignité humaine. Il justifie la désobéissance civile en recours attiré contre l'inhumanité.

Oui, notre droit de vivre garantit désormais la légitimité du peuple insurgé. Ce droit met hors la loi l'État qui le bafoue.

*L'autodéfense participe de l'auto-organisation.* Elle nous place devant une alternative : la laisser sans armes est un acte suicidaire, la militariser la tue. Notre seule ressource est d'innover, de dépasser la dualité des contraires, l'opposition entre le pacifisme et la guérilla. L'expérience est en cours, elle ne fait que commencer.

L'armée zapatiste de libération nationale (EZLN) possède, comme toute armée, une structure verticale. Cependant sa fonction a pour but de garantir la liberté et l'horizontalité des assemblées où les individus prennent collectivement les décisions jugées les meilleures pour toutes et pour tous. Les femmes ont obtenu, par vote démocratique, la garantie que l'EZLN interviendrait uniquement à titre défensif, jamais dans un but offensif. La seule présence d'une force armée a suffi jusqu'à ce jour à dissuader le gouvernement d'écraser les zapatistes en recourant à l'armée et aux paramilitaires. Rien n'est joué, tout se joue en permanence.

La situation au Rojava est différente. La guerre menée par l'internationale du profit a condamné la résistance populaire à répondre sur le terrain de l'ennemi, avec ses armes traditionnelles. C'était un état d'urgence. Pourtant, la place prépondérante des femmes, la volonté de fonder des communes libérées du communautarisme, le rejet de la politique affairiste et la primauté accordée à l'humain laissent augurer un renouvellement radical des modes de lutte.

Évidemment, ces exemples ne sont pas un modèle pour nous, mais de leur caractère expérimental, nous pouvons tirer des leçons.

*Fédérer les luttes.* Ce qui manque le plus cruellement aux insurrections qui gagnent peu à peu notre terre menacée de toutes parts, c'est une coordination internationale. Si la naissance du mouvement zapatiste n'a pas été étouffée sur le champ, c'est en raison d'une mobilisation immédiate des consciences. Une onde de choc a secoué l'apathie générale.

Bien que le mouvement des Gilets jaunes ait arraché l'intelligence populaire à une longue léthargie, la veulerie médiatique, le martèlement de la langue de bois, de la novlangue qui inverse le sens des mots ont repris le dessus et ont accru considérablement l'efficacité de la machine à crétiniser. On aurait pu supposer qu'une vague d'indignation et de protestations mondiales – un « J'accuse » universel – libère Julien Assange et protège les lanceurs d'alerte. L'épaisseur du silence a démontré que l'ère des assassins s'installe à pas feutrés. Le cimetière est le modèle social programmé. Allons-nous le tolérer ?

*Ni triomphalisme ni défaitisme !* La vie a poussé un cri qui ne s'éteindra pas. Qu'il nous suffise d'en propager la conscience aux quatre coins du monde. Nous détenons une puissance créatrice inépuisable. Elle a le pouvoir de supplanter par les rythmes de la vie retrouvée l'ennuyeuse danse macabre où le vivant pourrit.

En nous dépouillant de nos moyens d'existence, l'État ne nous protège plus contre le crime, il est le crime. Notre légitimité, c'est de l'abattre. La défense de la vie, de la nature, du sens humain l'implique.

L'abattre ? Non. Ainsi conçu, le projet s'entache d'une connotation militaire et fanfaronne dont les exemples du passé incitent à se méfier. Ne convient-il pas plutôt de le vider par l'intérieur, de recueillir et de prendre en charge ce bien public dont il était censé garantir les acquis et qu'il a vendu aux intérêts privés ? C'est cela la Commune. Non ?

Libre à chacune et à chacun de décortiquer par le haut l'État et le système mafieux dont il est le bras oppressif. On a vu se multiplier sous le scalpel de la précision analytique nombre de dévoilements et de dénonciations dénudant le roi jusqu'à la carcasse de son inhumanité transhumaniste.

Ils pointaient du doigt les basses œuvres ourdies dans les coulisses dorées du théâtre élyséen. Ils montraient comment la réalité forgée par les exploiters tend par l'énormité de leur mensonge à se substituer à la réalité que vivent les exploités. Comment nous sommes enrôlés de force dans un monde à l'envers où nous ne sommes que des pions manipulés par des débiles.

Ce sont d'implacables réquisitoires contre l'État mais l'État les repoussera du pied, tant que, ce pied, nous ne l'aurons pas tranché.

Le gouvernement légifère au mépris des souffrances du peuple de la même façon que les *aficionados* de la corrida en éclipsent la douleur animale. Pour ma part, je ne puis m'insurger que devant l'innocence opprimée. J'ai toujours choisi d'éradiquer la misère du vécu – à commencer par la mienne – afin d'abolir, en l'attaquant par le bas, le système du haut qui en est cause.

*Redescendons sur notre terre !* Le scandale n'est pas là-haut, où les sociologues et les économistes atterrés examinent l'amoncellement d'immondices, il est ici, au bas de la pyramide, il est dans le fait que nous abandonnons entre les mains d'incompétents et d'escrocs des domaines qui nous touchent de près : l'éducation, la santé, le climat, l'environnement, la sécurité, les finances, les transports, la détresse des déshérités et des migrants.

Notre paupérisation paie le prix des guerres pétrolières, des raids de prédation sur le cuivre, le tungstène, les terres rares, les plantes capturées par les brevets pharmaceutiques. Allons-nous continuer de financer de nos taxes et de nos impôts l'arrachement de nos ressources et l'interdiction d'en gérer l'usage ?

Les chiffres d'affaires et leurs gestionnaires se moquent des écoles comme des lits et des soins dont l'hôpital a besoin. Nous sommes là à béer devant la crapuleuse inhumanité que les gouvernants drapent dans le cilice ouaté de leur arrogance. Qu'avons-nous à faire de leurs discours contre la violence, le viol, la pédophilie alors que la prédation, base de l'économie, est prônée partout et assénée aux enfants avec la fêrule de la concurrence et de la compétition ?

À quel ignoble degré d'esclavage consenti un peuple doit-il descendre pour accepter que les riches gestionnaires de sa misère le dépouillent de cette existence, de cette famille, de cet environnement qu'il est capable de gérer lui-même ? La faillite de l'État est la victoire à la Pyrrhus des multinationales du

« profit en pure perte ». C'est à nous de jouer, et jouer en faveur de la vie, c'est la laisser gagner.

Qu'avons-nous à faire de leurs ministères et de leurs bureaucraties qui ont pour mission de démontrer que l'enrichissement des riches améliore la condition des pauvres ; que le progrès social consiste à diminuer les retraites, les allocations de chômage, les gares, les trains, les écoles, les hôpitaux, la qualité de l'alimentation.

Quand allons-nous nous réapproprier ce qui appartient à l'humanité et est là à notre portée ? Car ce bien public est ce qui nous touche de plus près, il fait partie de notre existence, de notre famille, de notre environnement.

À l'encontre des institutions prétendument dirigeantes, nous érigeons en exigence absolue que la liberté humaine révoque les libertés du profit, que la vie importe plus que l'économie, que l'objet manipulé cède le pas au sujet, que le travailleur, produit et producteur de l'infortune, apprenne à devenir le créateur du monde en créant sa propre destinée.

Les pollueurs et les incendiaires de la planète usent de l'écologie comme d'un détergent pour laver l'argent sale. Pendant ce temps, au bar du mensonge quotidien, les consommateurs trinquent aux mesures en faveur du climat alors qu'à dix mètres de chez eux se livre le combat contre les pesticides, contre les industries-Seveso, contre les nuisances du profit. Comment n'y voir pas la preuve que nos luttes sont locales et internationales ?

Le village, le quartier, la région n'ont pas besoin d'un ministère pour promulguer l'interdiction des entreprises toxiques dès l'instant qu'ils la fondent sur des pratiques et des expérimentations nouvelles, telles que la permaculture, la réinvention de produits utiles, agréables et de qualité.

Promouvoir des transports gratuits est une réponse plausible à la privatisation des chemins de fer et des réseaux autoroutiers par le biais de l'escroquerie gouvernementale.

L'autoconstruction est en mesure de battre en brèche la spéculation immobilière. Stimuler la recherche d'énergies non polluantes (centrale solaire?) est de nature à nous débarrasser du pétrole, du nucléaire, du gaz de schiste. Quant au ministère de l'éducation concentrationnaire, il ne résistera pas aux écoles de la vie que les initiatives individuelles et familiales propagent partout.

Laissons l'affairisme sortir ou non de l'euro, ce n'est pas notre problème. La vraie question est de prévoir la disparition de l'argent et de concevoir des coopératives favorisant l'échange de biens et de services, par le recours, ou non, à une monnaie non cumulable. Que ces solutions, praticables dans des petites entités, soient ensuite fédérées régionalement et internationalement, marquera d'un tournant décisif le cours de l'organisation traditionnelle des *choses*.

Jusqu'à nos jours, la quantité a été privilégiée. On ne raisonnait qu'en termes de grands ensembles. Le règne du nombre, du chiffre, des statistiques imposait aux foules grégaires un désordre où l'ordre répressif apparaissait illusoirement comme un facteur d'équilibre.

*Vivre la Commune*. La commune autogérée est le pouvoir du peuple par le peuple. De même que la structure patriarcale familiale fut la base de l'État, sacré ou profane, la Commune et ses assemblées autogérées feront battre le cœur de la générosité individuelle. De même que la religion avait jadis été le cœur factice



d'un monde sans cœur, la vie humaine imprime désormais son rythme au monde nouveau. Elle abandonne l'ancien à l'épuisante tachycardie des spéculations boursières.

*L'insurrection pacifique est une guérilla démilitarisée. Elle doit avoir pour base et pour but l'auto-organisation des communes autonomes.* Notre ennemi le plus redoutable est moins l'autorité du maître que la résignation des esclaves. L'abolition de l'État, en tant qu'organe de répression, passe par le développement croissant de la désobéissance civile. La résistance, l'opiniâtreté et l'ingéniosité des Gilets jaunes m'ont suggéré d'appeler « pacifisme insurrectionnel » ou « insurrection pacifique » la détermination d'affronter la violence de la répression étatique et de tenir bon sans verser dans le gauchisme paramilitaire, le rétro-bolchévisme et autres palinodies guévaristes.

Éviter le face-à-face avec la puissance répressive de l'ennemi implique de nouveaux angles d'approche dans le traitement des conflits. Jusqu'à présent ce qui a fait preuve de la plus grande efficacité, c'est la résolution, à la fois ferme et fluctuante, des Gilets jaunes. C'est leur façon d'intervenir là où on ne les attend pas, de frapper, de harceler, d'apparaître, de s'éloigner et d'être omniprésents. Ce qui leur tient lieu de « couteau sans manche dont la lame a disparu », c'est une insolite et surprenante inventivité. Ainsi que l'exprimait poétiquement un insurgé : « Nous ne tirons pas avec une arme, nous tirons avec notre âme. »

**Raoul VANEIGEM**

12 décembre 2019.

– À contretemps / Odradek / janvier 2020 –

[<http://acontretemps.org/spip.php?article746>]

